

Maxent Lisle

ANTICLINAL

À l'aube du dix-millième jour



Maxent Lisle

Anticlinal

À l'aube du dix-millième jour

© Maxent Lisle, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-3678-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. Orpheline

Samedi 21 août 1999

« Je ne peux pas lire ça. » Tante Élisabeth se pince la lèvre inférieure.

Elle a eu un mouvement de recul en prenant connaissance de la lettre d'Aline. Sa nièce a les traits tirés. Elle s'est réfugiée en boule dans un fauteuil, simplement vêtue d'un T-shirt mou qu'elle a rabattu par-dessus ses genoux repliés. La jeune femme a abondamment pleuré. Elle lève un œil rougi sur sa tante qui la contemple, affligée, le brouillon à la main.

« Pourquoi ? Tu es la seule à qui je peux le demander. »

« Eh bien... » Élisabeth hésite, un sourire mélancolique aux lèvres et compréhensive : « ton texte révèle trop de colère. Moi aussi je suis en colère contre la mort de Marjorie, mais nous devons la surmonter, ma chérie. »

Aline répète « colère », en détournant la tête. Elle réfléchit une seconde, puis souffle :

« Oui, mais je l'aimais. »

« Tu ne peux pas dire de telles choses à son enterrement », reproche Élisabeth d'un ton définitif. « Ce n'est pas le moment de régler des comptes ! Et tu ne parles pas d'elle, mais de toi. »

« Pas d'elle, mais à elle », rectifie Aline, les yeux étonnés. « J'en ai besoin. Tu comprends, toi, ma deuxième maman ? »

Élisabeth ne répond pas, reprend au début le discours qu'Aline a écrit pour les obsèques de sa mère :

Maman,

Tu voilà partie à ton tour et me voici orpheline à nouveau.

Je n'avais pas imaginé que tu m'abandonnerais. J'ai toujours cru sans y penser que je disparaîtrais avant toi. Tu as été tellement forte toutes ces années, toujours debout, toujours là pour me rassurer. Je t'en remercie, plus que de m'avoir fait naître.

Je suis prise de court, en faute même, car ces derniers temps je m'étais enfuie

pour m’amuser dans le monde et je négligeais de venir te voir souvent. C’est que le roc était à sa place, que je savais le retrouver toujours où je l’avais laissé, immuable et protecteur.

Comme lorsque j’étais enfant. J’avais lâché ta main, fait quelques pas ; je m’étais perdue loin à l’autre bout d’un champ, occupée des petites choses de la vie. Mais, te souviens-tu ? mes peurs me rattrapaient, me figeaient au milieu des herbes, dès que je prenais conscience d’être seule au monde. Alors, tu me disais qu’un fil secret nous reliait, que tu saurais toujours me retrouver et que tu ne me quitterais jamais ! J’y croyais. J’en faisais des pelotes, de fil invisible, en prévision.

Mais je n’ai tricoté que des illusions et des doutes. Toi aussi, je te prends en faute : après mon père, tu m’abandonnes à ton tour. Tu me devais d’être là, tu avais promis. Également parce que tu n’as pas su le retenir. Maintenant, je peux te le dire : je t’en voulais d’être orpheline, de m’avoir imposé cette situation.

Tu ne m’as rien dit de ta séparation d’avec lui, juste qu’il n’était pas mûr pour m’élever. Moi, j’ai compris que je ne le méritais pas ; et toi non plus.

Tu m’as donné le jour, mais savais-tu ce que tu faisais ? Et lui, en avait-il conscience ? Au moins, tu as été présente. Tu m’as assumée : tu as assumé ton erreur.

Le vide et le vertige que je ressens habitent et dictent mes pensées. Je suis emplie de nostalgie, de tristesse, de frustration. Tu vas me manquer terriblement. Je voudrais pourtant te dire des mots d’amour : je t’aime et je suis désespérée.

Aline

Aline se lève lentement, lasse.

« Ne me gronde pas, Tatélie. » Le surnom a ressurgi de l’enfance.

Elle songe qu’elle ne l’a plus utilisé depuis une éternité ; depuis des années qu’elle n’a plus beaucoup appelé sa tante. Ces mêmes années où elle oubliait sa mère. Ces années d’émancipation où l’on passe des rêves de fillette aux désirs de jeune fille, où les recommandations des mamans et des tantes ne sont plus parole d’évangile, mais de pesantes mises en garde. Où elle ne voulait plus des peurs des autres, quand elle avait suffisamment des siennes. Où Aline aurait souhaité crier son mal-être, sa rage, ses espoirs. Où elle a cherché des réponses aux questions interdites. Voilà qu’elle serre la mâchoire et les poings, son cœur s’emballe : la colère, encore ! Elle fixe Tatélie qui finit sa lecture, se radoucit.

Aline va prendre sa tante dans ses bras.

« Je ne pourrai pas le dire moi-même. J'ignore qui viendra. Je voudrais m'adresser à maman, pas aux autres. »

Aline enlace Élisabeth. Elle la dépasse d'une tête et se ratatine pour se loger contre elle, comme quand elle était petite et que Tatélie la gardait. Élisabeth aidait sa sœur cadette dès qu'elle le pouvait. Elle proposait fréquemment de s'occuper d'Aline, pour qui elle avait toujours eu énormément de tendresse. Elle la considérait un peu comme sa fille, elle qui n'avait eu qu'un garçon. Aline aimait fourrer sa tête dans la poitrine de Tatélie et entendre son cœur, recroquevillée sur ses genoux en manière d'exofœtus, entourée des bras d'Élisabeth. Elle s'imaginait à l'abri du monde et s'endormait au chaud, au rythme sourd du tambour.

Ses rapports avec sa mère étaient différents. La tendresse s'exprimait peu. Marjorie la touchait surtout pour s'occuper d'elle et plus depuis que ce n'était plus nécessaire. Pour la chaleur animale, les caresses, les câlins, elle se tournait plutôt vers Tatélie. Sa mère lui ébouriffait parfois les cheveux le soir dans son lit, mais depuis qu'Aline savait se laver et s'habiller seule, et elle avait su tôt, le contact physique était rare. Une taiseuse, sa mère, un peu rude, plus responsable qu'aimante.

Élisabeth enserre doucement la taille de sa nièce et parle faiblement à son oreille :

« Tu diras quelques mots gentils sur elle. Elle a tout fait pour te préserver. » Elle chuchote : « C'est lui qui est parti, tu sais. »

Non : pour savoir, il ne suffit pas des vagues affirmations dont Aline a dû se contenter jusqu'à présent. Il lui faudrait connaître le détail des circonstances du départ de son père, en comprendre les raisons. Elle étreint plus fort sa tante et demande, la voix noyée par un accès de tristesse :

« Tu crois qu'il sera là ? »

Élisabeth se trouble. Aline est une femme maintenant, mais elle n'a pas conscience de ses seins qui frottent les siens et s'imbriquent avec eux. Elle est presque nue, impudique comme à cinq ans. Elle repousse sa nièce gentiment.

« Va te rafraîchir et t'habiller, je vais préparer le déjeuner. »

Aline n'a pas faim, consulte l'heure sur son téléphone – presque midi –, puis attrape une cigarette. Elle fume en silence, pendant que la question tourne et retourne dans sa tête : viendra-t-il ? Pourquoi Tatélie ne dit-elle rien ?

Bien sûr qu'il ne sera pas à la cérémonie : qui l'aurait prévenu et pourquoi ? Élisabeth chasse le sujet de son esprit. Elle part inventorier le contenu du réfrigérateur dans la cuisine. Il ne renferme que quelques pots de yaourt, une salade verte... Elle ne s'y attarde pas : le repas sera frugal. Elle pense que la petite a bien grandi, qu'elle est devenue une jolie femme, avec de si beaux yeux ! Azur, comme ceux de Léonard. Il a eu plus de chance que sa cousine : il a un père, lui.

Marc s'est beaucoup investi avec son fils et a par contre gardé une certaine distance affective vis-à-vis d'Aline. Mais il a joué son rôle avec elle, bien au-delà de l'oncle. Il l'a toujours accueillie volontiers, a financé ses études. Élisabeth se demande parfois ce qu'elle a fait pour mériter un homme si bienveillant, si prévenant. Elle y a peut-être sacrifié un peu de sa féminité, auprès d'un époux qui ne l'a guère explorée depuis trente ans qu'ils sont mariés. Elle a été mère, plus que femme ; il a été un bon ami, plus qu'un bon amant. Mais, quoi ? N'est-ce pas plus important sur la distance ? Ils n'ont pas eu d'autre enfant et aujourd'hui que Léonard commence sa vie propre, elle sent bien qu'il va lui manquer quelque chose.

La mère d'Aline a dû l'élever seule. Elle n'a jamais trouvé d'homme qui lui convienne ou qui accepte de la prendre avec sa fille. Élisabeth se remémore l'accouchement à la ferme, la délivrance traumatique. Sa jeune sœur paniquée, perdue de souffrance, désespérée ensuite. Leur mère, le docteur Bianchi accouru pour aider et elle, telle une association de malfaiteurs scellant le destin d'Aline – née de père inconnu – et celui de Marjorie – mère célibataire –, un état encore blâmable à l'époque.

Aline écrase la cigarette dans le cendrier. Elle va aller prendre une douche. Après, il faudra prendre son courage à deux mains et suivre Élisabeth au cimetière. La sœur de la défunte s'est occupée de tout, sauf des pleurs. Aline s'est chargée des sanglots. Il ne lui reste plus qu'à être là, balbutier quelques mots, cachée derrière des lunettes noires. Laisser le temps et les gens passer, jusqu'à la fin de la cérémonie ; jusqu'à la fin des temps.

Sous la pression de sa tante, Aline a griffonné à la hâte un nouveau discours que cette lettre qu'Élisabeth n'a pas voulue. Elle le lira elle-même, finalement.

Le cercle familial, quelques relations et d'autres personnes qu'Aline ne connaît pas ou peu, se pressent dans la petite église. Des collègues de travail de Marjorie, a indiqué Tatélie, prévenant la question de sa nièce et lui interdisant l'espoir d'y apercevoir son géniteur. Ses âmes sœurs, Chloé et Cécile, sont pudiquement retirées sous les voilettes de leurs calottes de plumes noires (réalisées par Cécile, modiste de son état et patronne d'Aline). Léonard, son cousin de toujours, aujourd'hui marié à Chloé, se tient près d'elle, protecteur. Aline est tirée de ses pensées par le prêtre, qui a fini de prononcer ses premières paroles et l'invite à venir s'exprimer.

Le vieil homme est un ancien proche de la famille et il a accepté cet office bien que Marjorie ne fût pas croyante ; elle avait toutefois été baptisée par tradition. Aline a compris que l'ecclésiastique était une sorte de prêtre-ouvrier. Un original qui travailla un temps comme tâcheron à la ferme de ses grands-parents, lui a-t-on rapporté. Tatélie a ajouté qu'il aurait quitté l'exploitation à la mort du grand-père d'Aline, pour des raisons économiques et à la suite d'un différend avec sa grand-mère, à propos de leurs conceptions respectives du métier de sage-femme et de la sacralité de la vie. Aline n'écoutait pas vraiment. En y repensant, elle a le sentiment que sa tante allait lui révéler quelque chose, mais sur le moment, elle n'était pas réceptive. Il faudra qu'elle l'interroge plus tard.

Aline s'avance au lutrin, salue l'assemblée d'un regard embué, articule d'une voix fragile :

« Elle est partie, elle a rejoint mon père dans le néant. Évanouis, les fauteurs de mes jours. Au moins, maman m'a donné quelques clefs à l'usage de la vie, comme pour se faire pardonner. »

Aline se tourne vers la famille :

« Vous qui la connaissiez, vous savez qu'elle méritait mieux qu'une existence trop courte, trop seule. Souvenons-nous de son courage ordinaire ; celui dont elle a fait preuve jour après jour, sans répit. »

Elle se tourne vers les autres :

« Souvenons-nous de la femme honnête, intègre, professionnelle. C'est ainsi que je comprends votre présence, à vous, ses collègues, les parents de ses élèves. C'est un bien beau témoignage, qui me va droit au cœur. »

Elle regarde dans le vague :

« Moi, je me souviendrai en plus de la mère attentive et dévouée. Elle m'a élevée de son mieux et je n'ai jamais manqué de rien. Elle m'aimait à sa façon, d'un amour austère et responsable. Je l'aimais à ma façon, d'un amour égoïste et viscéral. »

Elle s'interrompt, s'étrangle, quitte le microphone pour retourner près d'Élisabeth. Léonard finit le discours qu'elle a laissé sur le pupitre :

« Maman, je te le dis devant témoins : je t'aime et tu me manques. Et si tu m'as abandonnée, au moins c'était involontaire. »

Élisabeth tressaillit en entendant son fils, comme s'il parlait pour lui-même. Elle serre Aline plus fort. Il termine :

« Au revoir maman. Soit tranquille, Tatélie prend soin de moi. À bientôt sans doute. »

Léonard laisse la place à l'inspecteur d'académie, qui rend un vibrant hommage à l'institutrice d'exception.

2. Maigre consolation

Lundi 23 août 1999

Aline ouvre un œil trouble. Il fait chaud, l'atmosphère est moite. Elle enlace l'oreiller plaqué sur sa joue et repousse le drap du pied pour chercher la fraîcheur. Elle est vaguement barbouillée, elle a un peu trop bu hier soir.

Le lendemain de l'enterrement, elle a souhaité rester seule. Elle a congédié tout le monde, refusé toutes les sollicitudes. Tous ont été très présents depuis cet infâme 16 août, où sa mère a raté un virage. Mais elle n'en peut plus. Chacun des êtres aimés la renvoie à sa solitude. Chacun, bien ancré dans l'existence, la relègue dans la vacuité de la sienne. Elle a tout de même accepté de Tatélie qu'elle la décharge des formalités administratives, ce qu'elle avait d'ailleurs déjà commencé de faire.

Hier, donc, elle a tenté de vivre seule. Vraiment seule, cette fois. Plus uniquement maintenant, physiquement ; mais constamment, totalement orpheline. Elle exagère, sûrement : elle a sa tante, son cousin, Chloé et Cécile... Et qui d'autre ? Se peut-il qu'à vingt-sept ans, on ne sache pas compter ses soutiens sur plus des doigts d'une main ? Le moral en berne, elle est sortie pour voir du monde, si possible s'étourdir d'insignifiance. Elle l'a trouvée puis invitée chez elle, en la personne d'un jeune puceau, assez bien fait, quoiqu'un peu maigre.

Elle a marché un long moment, avant de s'arrêter manger un sandwich dans une brasserie. Le nouveau garçon, très aimable, lui a servi à boire ; trop. Et tout un tas de salamalecs sur sa triste beauté ; pas assez. Elle l'a encouragé, taquiné sur sa jeunesse et son inexpérience. Pouvait-il lui refuser de la raccompagner après ça ?

Le soleil baigne la pièce à travers le voilage. Ils n'ont pas fermé les volets en se couchant. Elle se retourne sur le dos, passe sa main sous ses seins, essuie la sueur, écarte les jambes pour respirer. Le lit est vide. Son amant de la veille s'est levé sans la ranimer. Elle tourne la tête vers le réveil : sept heures vingt-six. Elle ne sera pas en avance au travail. Voici le jour de la reprise, après les congés pour l'enterrement de sa mère. Elle chasse de son esprit les mines déconfites, les yeux plus ou moins sincèrement attendris et les condoléances qu'elle va devoir